

ONTOLOGIE DU DEVENIR, I

le 21 décembre 2006

I, 3

L'ÉVOLUTION DES VIVANTS

« UNE CRÉATION CONTINUE D'IMPRÉVISIBLE NOUVEAUTÉ » (BERGSON)

« L'essentiel de la vie tient dans le mouvement qui la transmet »
(Bergson, *L'évolution créatrice*, ch. 2, p. 129).

Intr.

Comment Henri Bergson (1859-1941) en est venu à réfléchir sur l'évolution des vivants.

« Héraclite a été frappé de l'écoulement universel des choses, de ce changement perpétuel qui, aujourd'hui, a si vivement frappé les partisans de la doctrine de l'évolution. Guidé par cette idée, il s'est dit que ce changement universel était peut-être, plus qu'une simple qualité des choses, que c'était peut-être le plus important, le fond, l'existence même des choses » (*Cahier noir*, notes de cours, Clermont-Ferrand, automne 1884; cit. Hude, II, p. 111).

« tout organisme individuel, fût-ce celui d'un homme, est un simple bourgeon qui a poussé sur le corps combiné de ses deux parents. Où commence alors, où finit le principe vital de l'individu? De proche en proche, on reculera jusqu'à ses plus lointains ancêtres; on le trouvera solidaire de chacun d'eux, solidaire de cette petite masse de gelée protoplasmique qui est sans doute à la racine de l'arbre généalogique de la vie. Faisant corps, dans une certaine mesure, avec cet ancêtre primitif, il est également solidaire de tout ce qui s'en est détaché par voie de descendance divergente: en ce sens, on peut dire qu'il reste uni à la totalité des vivants par d'invisibles liens » (Bergson, 1907, ch. 1, p. 43).

« L'histoire de l'évolution de la vie, si incomplète qu'elle soit encore, nous laisse déjà entrevoir comment l'intelligence s'est constituée par un progrès ininterrompu, le long d'une ligne qui monte, à travers la série des vertébrés, jusqu'à l'homme. Elle nous montre, dans la faculté de comprendre, une annexe de la faculté d'agir... » (Bergson, 1907, *Introd.*).

1. Détour par l'art de faire rire: « la vie bien vivante ne devrait pas se répéter » (Bergson, 1900, ch. 1)

Deux manières de connaître: généralisante et 'intime'. L'allure de la vie. La méthode utilisée pour comprendre le rire: décortiquer les 'procédés de fabrication' du comique (analyse / synthèse).

« nous ne viserons pas à enfermer la fantaisie comique dans une définition. Nous voyons en elle, avant tout, quelque chose de vivant. Nous la traiterons, si légère soit-elle, avec le respect qu'on doit à la vie. Nous nous bornerons à la regarder grandir et s'épanouir. De forme en forme, par gradations insensibles, elle accomplira sous nos yeux de bien singulières métamorphoses. Nous ne dédaignerons rien de ce que nous aurons vu. Peut-être gagnerons-nous d'ailleurs à ce contact soutenu quelque chose de plus souple qu'une définition théorique, - une connaissance pratique et intime, comme celle qui naît d'une longue camaraderie » (Bergson, 1900, ch. 1).

« La vie se présente à nous comme une certaine évolution dans le temps, et comme une certaine complication dans l'espace. Considérée dans le temps, elle est le progrès continu d'un être qui vieillit sans cesse: c'est dire qu'elle ne revient jamais en arrière, et ne se répète jamais. Envisagée dans l'espace, elle étale à nos yeux des éléments coexistants si solidaires entre eux, si exclusivement faits les uns pour les autres, qu'aucun d'eux ne pourrait appartenir en même temps à deux organismes différents: chaque être vivant est un système clos de phénomènes, incapable d'interférer avec d'autres systèmes. Changement continu d'aspect, irréversibilité des phénomènes, individualité parfaite d'une série enfermée en elle-même, voilà les caractères extérieurs (réels ou apparents, peu importe) qui distinguent le vivant du simple mécanique » (Bergson, 1900, ch. 2).

« Le bon sens est l'effort d'un esprit qui s'adapte et se réadapte sans cesse, changeant d'idée quand il change d'objet. C'est une mobilité de l'intelligence qui se règle exactement sur la mobilité des choses. C'est la continuité mouvante de notre attention à la vie » (Bergson, 1900, ch. 3).

2. Le programme bergsonien, et l'intuition que Kant aurait manquée

Le réel est *mobile* (mobilisme de la substance, différent de celui d'Héraclite). Notre intelligence cherche des points d'appui fixes (percepts, concepts). « Elle s'installe dans des concepts tout faits, et s'efforce d'y prendre, comme dans un filet, quelque chose de la réalité qui passe ». C'est ce que fait la science. Pour les besoins pratiques, cela suffit. Mais pour saisir le réel *au fond*, il faut inverser la démarche, partir du réel mobile et en créer des représentations *fluides*: ce qui enracerinerait les sciences dans une métaphysique « progressive et indéfiniment perfectible ».

[Le réel est *mobile*:] « Il n'existe pas de choses faites, mais seulement des choses qui se font, pas d'états qui se maintiennent, mais seulement des états qui changent. Le repos n'est jamais qu'apparent, ou plutôt relatif » (Bergson, 1903; repr. in: *La pensée et le mouvant*, 1934, p. 211).

« Notre esprit, qui cherche des points d'appui solides, a pour principale fonction, dans le cours ordinaire de la vie, de se représenter des états et des choses. Il prend de loin en loin des vues quasi instantanées sur la mobilité indivisée du réel. Il obtient ainsi des sensations et des idées. Par là il substitue au continu le discontinu, à la mobilité la stabilité, à la tendance en voie de changement les points fixes qui marquent une direction du changement et de la tendance. Cette substitution est nécessaire au sens commun, au langage, à la vie pratique, et même, dans une certaine mesure que nous tâcherons de déterminer, à la science positive » (Bergson, 1903; *ibid.*, p. 211-212).

« on comprend que des concepts fixes puissent être extraits par notre pensée de la réalité mobile; mais il n'y a aucun moyen de reconstituer, avec la fixité des concepts, la mobilité du réel » (Bergson, 1903; *ibid.*, p. 213).

« notre esprit peut suivre la marche inverse. Il peut s'installer dans la réalité mobile, en adopter la direction sans cesse changeante, enfin la saisir intuitivement. Il faut pour cela qu'il se viole, qu'il renverse le sens de l'opération par laquelle il pense habituellement, qu'il retourne ou plutôt refonde sans cesse ses catégories. Mais il aboutira ainsi à des concepts fluides, capables de suivre la réalité dans toutes ses sinuosités et d'adopter le mouvement même de la vie intérieure des choses... Philosopher consiste à invertir la direction habituelle du travail de la pensée » (Bergson, 1903; *ibid.*, p. 213-214).

« l'analyse infinitésimale est née de cette inversion même... un des objets de la métaphysique est d'opérer des différenciations et des intégrations qualitatives » (Bergson, 1903; *ibid.*, p. 214-215).

« Une fois méconnues les attaches de la science et de la métaphysique avec l'intuition intellectuelle, Kant n'a pas de peine à montrer que notre science est toute relative et notre métaphysique tout artificielle... Comme il a allégé la métaphysique et la science de l'intuition intellectuelle qui les lestait intérieurement, la science ne lui présente plus, avec ses relations, qu'une pellicule de forme, et la métaphysique, avec ses choses, qu'une pellicule de matière. Est-il étonnant que la première ne lui montre alors que des cadres emboîtés dans des cadres, et la seconde des fantômes qui courent après des fantômes? [...] Philosopher consiste précisément à se placer, par un effort d'intuition, à l'intérieur de cette réalité concrète sur laquelle la Critique vient prendre du dehors les deux vues opposées, thèse et antithèse » (Bergson, 1903; *ibid.*, p. 220-21 & 224).

« habituons-nous... à voir toutes choses sub specie durationis » (Bergson, 1911, 'L'intuition philosophique', repr. in: *La pensée et le mouvant*, 1934, p. 142).

3. L'accomplissement du programme dans L'évolution créatrice

En quatre étapes: 1. Des 'cadres' de la biologie à l'idée ébauchée d'*élan vital*. 2. Enrichissement de l'idée par la recherche de ce qui est commun aux directions divergentes de l'évolution. 3. Élargissement à une intuition cosmique de la complémentarité antagoniste de deux ordres (concentration / dispersion): « la vie est un mouvement, la matérialité est le mouvement inverse », leur *modus vivendi* est l'organisation (p. 250).

4. Explication de l'échec des philosophies à rendre compte d'une réalité en devenir, ex. l'erreur de Spencer: « reconstituer l'évolution avec des fragments de l'évolué ».

[but visé:] « une conscience coextensive à la vie et capable, en se retournant brusquement contre la poussée vitale qu'elle sent derrière elle, d'en obtenir une vision intégrale, quoique sans doute évanouissante » (Bergson, 1907, Intr., p. viii).

« La vie apparaît comme un courant qui va d'un germe à un germe par l'intermédiaire d'un organisme développé » (Bergson, 1907, 1, p.27).

« la vie, depuis ses origines, est la continuation d'un seul et même élan qui s'est partagé entre des lignes d'évolution divergentes [...] on devrait retrouver, jusque dans les derniers ruisselets, quelque chose de l'impulsion reçue à la source » (Bergson, 1907, 1, p.53, 55).

« Nous revenons ainsi, par un long détour, à l'idée dont nous étions partis, celle d'un élan originel de la vie, passant d'une génération de germes à la génération suivante de germes par l'intermédiaire des organismes développés qui forment entre les germes le trait d'union. Cet élan, se conservant sur les lignes d'évolution entre lesquelles il se partage, est la cause profonde des variations, du moins de celles qui se transmettent régulièrement, qui s'additionnent, qui créent des espèces nouvelles » (Bergson, 1907, 1, p.88).

« Quand l'obus éclate, sa fragmentation particulière s'explique tout à la fois par la force explosive de la poudre qu'il renferme et par la résistance que le métal y oppose. Ainsi pour la fragmentation de la vie en individus et en espèces. Elle tient, croyons-nous, à deux séries de causes: la résistance que la vie éprouve de la part de la matière brute, et la force explosive - due à un équilibre instable de tendances - que la vie porte en elle » (Bergson, 1907, 2, p.99).

« le même élan qui a porté l'animal à se donner des nerfs et des centres nerveux a dû aboutir, dans la plante, à la fonction chlorophyllienne » (Bergson, 1907, 2, p. 115).

« L'instinct achevé est une faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés; l'intelligence achevée est la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés [...] Instinct et intelligence représentent donc deux solutions divergentes, également élégantes, d'un seul et même problème » (Bergson, 1907, 2, p. 141, 144).

« Il y a des choses que l'intelligence seule est capable de chercher, mais que, par elle-même, elle ne trouvera jamais. Ces choses, l'instinct seul les trouverait; mais il ne les cherchera jamais [...] L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie » (Bergson, 1907, 2, p.152, 166).

« Il n'y a en réalité qu'un certain courant d'existence et le courant antagoniste; de là toute l'évolution de la vie. Il faut maintenant que nous serrions de plus près l'opposition de ces deux courants. Peut-être leur découvrirons-nous ainsi une source commune. Par là nous pénétrons sans doute aussi dans les plus obscures régions de la métaphysique » (Bergson, 1907, 2, p. 186).

« Toutes nos analyses nous montrent en effet dans la vie un effort pour remonter la pente que la matière descend... Certes, la vie qui évolue à la surface de notre planète est attachée à de la matière. Si elle était pure conscience, à plus forte raison supraconscience, elle serait pure activité créatrice. De fait, elle est rivée à un organisme qui la soumet aux lois générales de la matière inerte. Mais tout se passe comme si elle faisait son possible pour s'affranchir de ces lois [...] Incapable d'arrêter la marche des changements matériels, elle arrive cependant à la retarder [...] Envisagée dans son impulsion initiale, avant toute scission, elle était une tendance à accumuler dans un réservoir, comme font surtout les parties vertes des végétaux, en vue d'une dépense instantanée efficace, comme celle qu'effectue l'animal, quelque chose qui se fût écoulé sans elle. Elle est comme un effort pour relever le poids qui tombe. Elle ne réussit, il est vrai, qu'à en retarder la chute » « l'élan est fini, et il a été donné une fois pour toutes » (Bergson, 1907, 3, p. 246-47, 254).

« j'ai tout lieu de croire que les autres mondes sont analogues au nôtre... Si, partout, c'est la même espèce d'action qui s'accomplit, soit qu'elle se défasse soit qu'elle tente de se refaire, j'exprime simplement cette similitude probable quand je parle d'un centre d'où les mondes jailliraient comme les fusées d'un immense bouquet, - pourvu toutefois que je ne donne pas ce centre comme une chose, mais pour une continuité de jaillissement. Dieu, ainsi défini, n'a rien de tout fait: il est vie incessante, action, liberté. La création, ainsi conçue, n'est pas un mystère, nous l'expérimentons en nous dès que nous agissons librement » (Bergson, 1907, 3, p. 249).

« Matière ou esprit, la réalité nous est apparue comme un perpétuel devenir. Elle se fait ou elle se défait, mais elle n'est jamais quelque chose de fait. Telle est l'intuition que nous avons de l'esprit quand nous écartons le voile qui s'interpose entre notre conscience et nous. Voilà aussi ce que l'intelligence et les sens eux-mêmes nous montreraient de la matière, s'ils en obtenaient une représentation immédiate et désintéressée. Mais, préoccupée avant tout des nécessités de l'action, l'intelligence, comme les sens, se borne à prendre de loin en loin, sur le devenir de la matière, des vues instantanées et, par là-même, immobiles » (Bergson, 1907, 4, p. 272-73).

Concl.

Panthéisme, spiritualisme, matérialisme émergentiste? Bergson écoutait ses interlocuteurs et se critiquait lui-même. Conry juge sévèrement la façon dont Bergson traite les données scientifiques, son usage des métaphores (l'illusion cinématographique: la chronophotographie de Marey), et le caractère volontiers circulaire de sa pensée. S'appuyant sur la connaissance des cours que Bergson a suivis lors de ses études, et de ceux qu'il a donnés à Clermont (1883-89), puis au lycée Henri IV (1890-98), Hude affirme que Bergson a très tôt adhéré à l'évolutionnisme, tout en conservant à l'arrière-plan la conviction judéo-chrétienne de l'existence d'un Dieu créateur.

« Le 'temps' de l'Évolution créatrice ne 'colle' pas avec celui des Données immédiates » (Bergson, dans un entretien avec J. de la Harpe, 1936, cit. Conry, 2000, p. 41, d'après le livre de Béguin & Thévenaz, Neuchâtel, 1941).

« Bergson ne paraît pas s'apercevoir qu'il se donne le psychologique pour y renvoyer le biologique: où il oublie que le psychologique est aussi le produit de l'évolution » « il faut revenir à Bergson même, c'est-à-dire à ce dont il est parti, à savoir un moi qui dure et qui attend, comme la fleur qui mûrit l'attente de son fruit. Car cette philosophie d'une embryologie renvoie, en réciprocity, à une psychologie, comme l'implicite renvoie à l'explicite et vice versa: 'La vie est en réalité d'ordre psychologique' (EC, p. 258) ... où la philosophie de la science risque fort, avec Bergson, de n'être que la science du philosophe » (Conry, 2000, p. 134, 200).

« Le problème de Dieu domine l'ensemble de l'oeuvre de Bergson, du début à la fin de son existence » (Hude, 1990, I, p. 56). « Quand Bergson nous dit que 'Dieu n'a rien de tout fait' (EC, p. 249), on a l'impression, à le lire, que Dieu est en construction et en reconstruction perpétuelle. Mais c'est là un contre-sens » - cela veut dire qu'il n'est pas inerte: il est action, c'est-à-dire, il est Esprit... (Hude, 1990, II, p. 142).

Références

Oeuvres de Bergson: Livres

Essai sur les données immédiates de la conscience, Paris: Alcan, 1889 (35e édition 1938).

Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit, Paris: Alcan, 1896 (46e éd. Paris: PUF, 1946).

Le rire. Essai sur la signification du comique, Paris: Alcan, 1900 (l'édition du centenaire reprend le texte retouché de la 23e éd, 1924, avec Appendice).

L'évolution créatrice, Paris: Alcan, 1907 (77e éd. Paris: PUF, 1948).

Durée et simultanéité. A propos de la théorie d'Einstein, Paris: Alcan, 1922 (4e éd 1929).

Les deux sources de la morale et de la religion, Paris: Alcan, 1932 (64e édition, PUF, 1951).

Oeuvres de Bergson: Recueils d'articles

L'énergie spirituelle. Essais et conférences, Paris: Alcan, 1919 (52e éd. Paris: PUF, 1949).

La pensée et le mouvant. Essais et conférences, Paris: Alcan, 1934 (22e éd. Paris: PUF, 1946).

L'ensemble des Oeuvres est réuni, à l'exception de *Durée et simultanéité*, dans:

Bergson Henri, *Oeuvres*, Paris: PUF, édition du centenaire, 1959 (1602 p). Texte annoté par A. Robinet. Introduction par Henri Gouhier.

Publications posthumes:

Bergson, *Mélanges* (L'idée de lieu chez Aristote, Durée et simultanéité, correspondance, pièces diverses), textes publiés et annotés par André Robinet, avant-propos par Henri Gouhier, Paris: PUF, 1962, 1720 p.

Bergson, *Cours*, édités par H. Hude, collab. J.-L. Dumas, Paris: PUF, 1992, 2 vols (collection Epiméthée).

Sur Bergson, et en particulier sur L'évolution créatrice:

Hude Henri, *Bergson*, Paris: Éditions universitaires, 1990, 2 vols.

Conry Yvette, *L'évolution créatrice d'Henri Bergson. Investigations critiques*, préface de François Dagognet, Paris: L'Harmattan, 2000 (posthume).